

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—E.-U., \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 37.

Prix du numéro : 7 centims.—Annonces, la ligne : 10 centims
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

JEUDI, 14 SEPTEMBRE 1882

AVIS

L'administration de *L'Opinion Publique* fait appel aux abonnés retardataires et les prie de payer ce qu'ils doivent dans le plus bref délai. Elle regretterait d'user de sévérité à l'égard de ceux qui ne répondraient pas à cet appel. Les améliorations qui ont été faites à ce journal ont demandé et demandent tous les jours beaucoup de dépenses. Les abonnés en tiendront compte à l'Administration, elle ose l'espérer.

L'Opinion Publique est une publication nationale qui mérite d'être encouragée. Ses nouveaux propriétaires feront tous les efforts possibles pour répondre au désir de tous ceux qui leur donneront leur patronage. Rien n'est changé quant aux conditions d'abonnement : Pour le Canada, \$3.00 par an ; pour les Etats-Unis, \$3.50.

S'adresser à la CIE LITHOGRAPHIQUE BURLAND, Bureaux de *L'Opinion Publique*, 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

LES MAITRESSES D'ÉCOLE EN GRÈVE !

On nous informe que dans plusieurs paroisses de notre province, les commissaires d'école ont éprouvé, cet automne, de grandes difficultés à trouver des institutrices, et que ces difficultés menacent de devenir plus grandes à l'avenir. Les maîtresses d'école voudraient-elles à leur tour se mettre en grève ? Nous n'en serions nullement surpris en présence de la position qu'on leur fait presque partout dans notre province.

Enseigner est, en thèse générale, un métier, une profession bien fatigante, si noble qu'elle soit. C'est surtout lorsque l'enseignement s'adresse aux enfants qu'il prend des proportions de nature à décourager les plus forts. Quelle tâche que celle de faire entrer les premières notions de la science dans ces petits cerveaux rétifs ! Vraiment, casser des pierres le long du chemin n'est que jeu d'enfant comparé à celle-là ! Au moins, dans chaque caillou qui éclate, on a le plaisir de la résistance vaincue ; mais le pauvre régent, la dolente institutrice a beau frapper sur ces têtes de cailloux, elle ne les voit s'ouvrir que rarement, et encore pour peu de temps. Que de coups de marteaux pour faire entrer une phrase, un mot, une lettre ! On pourrait soulever une maison avec la force qu'il faut souvent employer pour graver les vingt-cinq lettres de l'alphabet dans une jeune tête !

Encore si cela payait, puisque tout dans ce monde qui n'est pas exclusivement celui de la religion s'estime à prix d'argent, encore si cela payait ; mais hélas ! il faut peiner, patienter et s'impatienter pour rien. Telle est la destinée de l'institutrice dans notre province, et nous pourrions ajouter celle de son confrère, l'instituteur, à la campagne. L'un et l'autre sont les parias de notre civilisation. Est-il étonnant qu'ils quittent cette noble profession et ce métier de crève-faim le plus tôt qu'ils le peuvent !

Que sont devenues ces maîtresses qui ont refusé de reprendre la férule, signe de leur autorité si peu respectée ? Elles l'ont échangée contre le tablier de la cuisinière ou le bonnet blanc de la fille de chambre. Franchement, c'était fort sage à elles, et nous ne nous sentons pas le courage de les en blâmer, d'après le principe qu'il faut bien que tout le monde vive. Aujourd'hui, les bonnes et les servantes gagnent facilement à la ville cinq, six, sept et souvent huit piastres par mois ; les institutrices reçoivent cent piastres pour l'année. Avec cette forte somme, elles sont tenues de se nourrir, de se vêtir, de se chauffer et de chauffer l'école par-dessus le marché, tandis que les domestiques

mangent du pain blanc et sont mieux logés. En résumé, la servante reçoit à la fin du mois cinq piastres pour prix de ses services, somme que l'institutrice dépense pendant le même temps pour avoir le privilège de dégraisser l'intelligence des enfants. Dans ces conditions, il vaut mille fois mieux être cuisinière ou fille de chambre. Hélas ! ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on a le plus gagné à empoisonner les estomacs qu'à nourrir les intelligences.

En face de cet état de choses, nous serions heureux de voir les institutrices s'entendre pour se retirer de l'enseignement. Si elles se mettent en grève, tant mieux. L'excès du mal amènera une réaction salutaire. On sent aujourd'hui le prix de l'instruction, comme le prouvent les nombreux élèves de nos nombreux collèges, mais on veut la payer le moins possible, surtout à la campagne. Peut-être n'est-elle pas tout ce qu'elle devrait être. Mais à qui la faute ? L'enseignement chez nous vaut encore plus que ce qu'il rapporte. Il y a une réforme radicale à opérer de ce côté, et elle ne se fera qu'avec des remèdes héroïques.

Allons, Jean-Baptiste, c'est toi qui est ici le grand coupable ! Pourtant, nul ne sait mieux que toi que l'on n'en a toujours que pour son argent. Comment ! tu paies une piastre par journée, et souvent plus, un garçon de ferme, et tu laisses crever un instituteur à raison de cinq piastres par mois ! Tu délies, sans te faire prier, les cordons de ta bourse, dans l'intérêt de ton grain et de ton bétail, et tu lésines lorsqu'il s'agit de l'intelligence de tes enfants ! Tu sais bien aussi que le prix de la vie a augmenté, puisque tu fais payer un couple de chapons ce que tes pères recevaient jadis pour un veau ! Tu vends tout au poids de l'or, et tu crois que tu auras des institutrices panachées de diplômes à raison de six piastres par mois ! Erreur profonde, Jean-Baptiste. Tu cherches des placements pour ton argent, tu veux que tes gros sous fassent boule de neige et tu confies ton magot à des associations que tu ne connais pas, et à la direction desquelles tu restes étranger ! Combien de milliers de piastres t'ont coûté les sociétés de bateaux à vapeur qui ont sombré avec tes actions, les assurances contre le feu qui ont brûlé ton capital et les intérêts ! Le meilleur placement, c'est l'argent que tu consacreras au développement de l'intelligence de tes enfants. Voilà un capital qui ne périra pas. Si tu continues à te montrer parcimonieux à l'endroit des jeunes institutrices, tu végéteras avec tes enfants pendant que partout le monde fera des progrès, et tu mériteras bien, ô Jean-Baptiste, que les Anglais t'appellent encore Johnny Crapaud.

A. D. DECELLES.

VIEUX SOUVENIRS

Qui ne connaît Varennes avec son joli village, aux toits déjà noircis par le temps et aux coquettes résidences aussi ? Au centre, la vieille église dont les clochers vermoulus semblent élever une dernière prière vers le ciel avant de disparaître. Presqu'aux extrémités du village, deux chapelles modestes, l'une où la population et de nombreux pèlerins viennent vénérer sainte Anne, la patronne de la paroisse ; l'autre, un peu délabrée, où saint Joachim attend dans l'oubli des visiteurs qui l'ont abandonné. Non loin, sur le haut de la montée, à la naissance de la grande route, le dôme brillant d'un calcaire jette ses reflets d'or à travers un massif de peupliers qui l'entourent. C'est là que s'arrête quelquefois sur la marche solitaire un mendiant, fatigué par une longue course. D'autres fois, à l'heure du crépuscule, ce sont de vieux fidèles qui viennent s'y agenouiller pour la prière du soir.

À l'autre bout de l'artère principale du village, le cimetière neuf avec ses allées silencieuses et recueillies, bordées de monuments et d'inscriptions funèbres, invite le passant à se souvenir de ceux qui dorment au fond de leurs tombes poudreuses. Tout près, deux vieux moulins : l'un déployant sous le vent ses vergues comme des ailes blanches d'oiseau ; l'autre, avec sa jetée en pierres et son passage étroit, retenant dans l'immense bassin d'une petite rivière l'eau nécessaire pour faire mouvoir les palettes de sa roue. Et puis,

pour couronner tout ce tableau poétique et un peu troublé, des ombrages partout ;—quelques ormes séculaires par-ci par-là, à côté de fraîches plantations de saules et de plaines, sous les portiques de demeures paisibles où rayonnent le bien-être et la satisfaction de la vie. Varennes, enfin, c'est la campagne dans toute l'acception du mot, et si délicieusement échelonnée aux méandres gracieux de la rive sud du fleuve St-Laurent, qu'on dirait, prise à vol d'oiseau, d'une de ces charmantes créations inventées par la plume des romanciers !

Une des plus anciennes fondations de la colonie française au Canada, cette paroisse, avec sa population bourgeoise instruite, ses grands propriétaires du sol et sa forte et intelligente race de cultivateurs, a des mœurs et des traditions qui lui donnent un certain cachet d'antiquité.

Une véritable toile moyen âge : la couleur moderne en plus.

Mais, hélas ! il semble que petit à petit la main du progrès détache de mon pays natal la pierre des vieux souvenirs. Cette belle et silencieuse nature, toute imprégnée de parfums champêtres et baignée de rayons éblouissants qui ensoleillaient nos jeunes années, commence à s'envelopper de mouvement et de bruit ; le cri strident de la vapeur et les âcres fumées de la locomotive sont venus troubler champs et forêts, car Varennes possède ses hôtels et ses sources d'eau salée, et, à l'instar des stations balnéaires, il veut aussi avoir les grandes agitations de la foule. De là le va-et-vient du public voyageur et ces étranges poussées du flot qui passe. Un jour de plus, et bientôt ce sera le torrent qui emportera par lambeaux, dans le gouffre impitoyable de l'oubli, les vestiges usés auxquels le cœur se cramponne encore !

Toutes ces réflexions, lecteurs de *L'Opinion Publique*, me viennent à l'occasion d'une promenade que je faisais il y a quelques jours à Varennes, dans laquelle il m'a été donné de visiter les ruines récemment découvertes d'un fort qui est, ni plus ni moins (en attendant toutefois contradiction), celui où mademoiselle de Verchères s'est immortalisée par sa bravoure en repoussant les attaques des hordes sauvages qui, au berceau de la colonie, infestaient ces parages.

Ce voyage a été pour moi un chapitre d'histoire en même temps qu'une agréable révélation, et j'ai cru intéresser les lecteurs du journal en donnant une description de ce que j'ai vu dans cette circonstance.

À trois milles environ du village de Varennes, au détour de la grande route, s'élève et se projette dans le fleuve une éminence pittoresque, taillée presque à pic et couronnée çà et là de courts arbrisseaux. C'est le cap Saint-Michel. Encore un nom historique dont j'ai rappelé le souvenir il y a quelques années dans des notes publiées dans la *Minerve*.

Tout en face, sur la rive opposée, l'Ottawa déverse ses eaux tranquilles dans les ondes du grand fleuve. C'est bien par là que venaient déboucher dans leurs légers canots d'écorce les farouches enfants de la forêt pour semer la terreur au milieu des paisibles populations des deux rives.

Voilà ici, sous nos yeux, la petite île Des Lauriers ; puis à quelque distance, près des bouées rouges penchées sur l'onde, l'île Bouchard, entourée de ses grandes battures.

Maintenant, si l'on tourne à gauche, après avoir franchi ce premier plateau qui sert de point d'observation, on atteint une pointe de terre qui émerge de la ligne régulière de la côte. Un petit sentier étroit, tortueux, tracé sous une forêt de broussailles et d'arbrisseaux chargés d'épines, nous conduit au fond d'un épais fourré. Encore quelques pas, et nous voici en rampant à l'entrée du vieux fort. Les ruines occupent un espace assez vaste et s'adossent à un monticule dont les parties meubles se sont insensiblement détachées et ont rempli en partie l'enfoncement qui se trouve au centre des constructions existantes.

Je ne puis réellement pas donner le nom de fort à tous les débris épars que j'ai remarqués sur le sol, mais il n'y a pas à se méprendre sur leur provenance. Deux murs d'environ deux pieds d'épaisseur sur à peu près la même hauteur, d'où le mortier et les pierres s'échappent en certains endroits, courent en ligne parallèle à